

Missionnaire à Delhi

Je suis passé quatre fois par Delhi, les deux dernières pour des voyages d'agrément au Rajasthan et au Ladakh ; j'en parle dans les récits de voyage correspondant. Mais les deux premières, j'y suis allé en « mission », au sens des fonctionnaires français, c'est à dire avec un travail à effectuer qui rentrait plus ou moins dans mes attributions professionnelles ; j'y suis resté chaque fois trois semaines.

La première fois, ce fut en 1985. J'étais récemment devenu chercheur au CNRS dans la section « Informatique » après avoir longtemps été ingénieur, d'étude puis de recherche, dans cette spécialité, mais d'abord rattaché à des laboratoires du Département (aujourd'hui Institut) des Sciences Humaines et Sociales. J'étais sensé aider les chercheurs du domaine, pour ma part des archéologues et des historiens, qui souhaitaient mettre un peu de formalisme dans leurs travaux. J'étais donc conseiller en « méthodologie » et à ce titre, j'ai appris l'informatique sur le tas, afin de mettre en oeuvre les méthodes que nous adoptions.

J'ai ainsi côtoyé bon nombre de grands noms de ces disciplines, et c'est sur l'invitation de l'un d'eux, Jean-Claude, que j'ai été appelé à travailler pour la MAFI. Sous ce sigle suspect, se cachait la Mission Archéologique Franco-Indienne, que nous considérons tous comme la Mission Archéologique Française en Inde. Elle faisait partie d'un vaste projet sur l'étude du peuplement de l'Asie centrale que Jean Claude et son équipe avait mis au point en Afghanistan. En suivant les canaux d'irrigation, ils déterminaient les zones d'occupation grâce aux traces laissées par les populations, sous formes de tessons de briques ou de poteries plus ou moins décorées, de verres, de pièces de monnaie et autres artefacts révélateurs des populations résidentes et des époques d'occupation. Cette technique de prospection leur permettait d'échapper aux lourdeurs des fouilles archéologiques et de se déplacer presque librement dans des zones désertiques où les traces de ces canaux sont encore détectables.

Suite à l'occupation soviétique et à la guerre civile, ils avaient dû quitter l'Afghanistan et avaient choisi comme nouveau terrain le vaste Rajasthan. D'où la création de la MAFI à laquelle il eut fallu adjoindre quelques archéologues indiens, mais nous n'en sommes pas encore là. Au printemps 1983, Jean-Claude et son collègue Henri-Paul m'ont proposé un marché, adapter mon logiciel de Traitements Documentaires et Statistiques, dont je faisais la promotion en Archéologie, à leur problématique, à savoir, construire une base de données dont les documents seraient les artefacts découverts, et réaliser des cartes automatiques selon les catégories qui répondraient au système d'interrogation de la base de données. Ca, s'était mon travail, et ma récompense c'était de venir installer le matériel informatique à Delhi et d'y former quelques chercheurs à l'utilisation de ce logiciel. J'avais quartier libre quant au choix du matériel, pas d'urgence quant à la réalisation, parce que la Mission ne serait opérationnelle qu'à la fin 1984 ; marché conclu !

Je me suis donc mis au travail et tout d'abord au choix du matériel informatique. Pas question d'utiliser un centre de calcul en Inde ; il fallait donc choisir un micro ordinateur. Ce n'était pas une mince affaire, car à l'époque il fallait acheter français ! Ou alors faire un dossier gros comme le bras pour expliquer qu'il n'y avait pas d'ordinateur français « qui supporte le cahier des charges », comme on dit de nos jours. Mais il y en avait un, pour la base de données, son système de gestion, la représentation graphique et l'impression des cartes, le Micral, aujourd'hui tombé dans l'oubli. C'était un gros micro (pour l'époque), capable de supporter

une base de données qui ne dépasserait jamais 10 000 documents et pour lequel les ingénieurs avaient développé, en secret de leur direction, un système d'exploitation Unix. Va pour Micral, il n'était pas trop volumineux et pourrait être transporté par la valise diplomatique, car il n'était pas question, vu les taxes, d'importer ce matériel qui resterait propriété de l'Ambassade de France à Dehli. Ca tombait bien, car la MAFI était essentiellement subventionnée par le Ministère des Affaires Etrangères et devait être hébergée dans les locaux de l'Ambassade. Voilà pour le stockage et la gestion des données, mais pour l'acquisition sur le terrain, pour faire mieux que le carnet de notes griffonnées, j'avais trouvé le vrai premier micro ordinateur portable. Un Epson, de format A4 (une feuille de papier) avec un écran de 4 lignes de 20 caractères, une micro cassette pour enregistrer les données, une imprimante type facturette pour en garder la trace et surtout une interface RS232C pour transférer les données au Micral qui en était aussi équipé. Là il n'y avait rien de français.

Une fois le matériel repéré et commandé, j'ai mis l'affaire en suspens. C'est à l'automne 1983 que je me suis mis à la programmation des différentes fonctions du logiciel demandé et, pour l'essentiel, tout était achevé fin Décembre, y compris le fond de carte du Rajasthan, jusqu'à l'Indus, qu'il avait fallu rentrer à la main ainsi que les procédures de sauvegarde. Restaient à faire des tests sur des données bibliographiques avec les intéressés, à écrire une notice et à rajouter des méthodes d'analyses de données applicables aux tableaux quantitatifs à extraire de la future base de données. J'ai aussi cherché d'autres applications à des problèmes similaires en sciences sociales que j'aurais bien développées, mais je n'en ai trouvées aucune. En Octobre 1984, le matériel est parti pour Delhi et je m'attendais à le suivre rapidement.

Je me suis finalement envolé début Février 1985, avec Henri-Paul, qui connaissait bien les pratiques indiennes, et les deux Epson de saisie de données tout terrain pour lesquels j'avais aussi fait les petits programmes d'acquisition, de stockage et de transfert de données. Le planning des premières prospections était encore à déterminer, en fonction des cartes détaillées que l'armée indienne devait fournir et des archéologues indiens qui devaient être nommés pour cette première aventure. Je devais également y participer et découvrir les régions désertiques du Rajasthan. Nous sommes arrivés de nuit, comme toujours à Delhi, et le chauffeur de l'ambassade nous attendait. Je me suis réveillé dans une chambre d'un pavillon des locaux de l'ambassade, au milieu de jardins en plein quartier résidentiel parfaitement calme.

C'est donc dans des conditions idéales d'hébergement que j'ai découvert Delhi, en compagnie de collègues du CNRS qui sans être résidents toute l'année y passaient plusieurs mois par an. Ils connaissaient donc très bien les lieux d'intérêt, les restaurants où l'on pouvait boire et manger en toute sécurité, les salles de concert de musique classique, l'art d'utiliser les transports locaux, et les moyens d'obtenir des billets de train ou d'avion « pour étrangers » c'est à dire sans faire la queue.

J'ai commencé par déballer et connecter le matériel et débuté mes leçons. Tout allait à merveille, sauf pour Henri-Paul qui passait ses après-midi aux services de l'archéologie indienne. Ceux-ci n'obtenaient pas les cartes nécessaires et n'arrivaient pas désigner deux volontaires indiens pour nous accompagner ; on ne leur demandait pas d'être de brillants archéologues d'une quelconque culture, mais d'aplanir les difficultés qui ne manqueraient pas d'arriver avec les autorités locales et de planifier l'intendance. Mais le responsable des services était sous la menace d'un procès de la part de ses administrés et il ne voulait prendre aucune décision qui puisse lui être reprochée. Donc il ne faisait rien d'autre que de faire patienter Henri-Paul qui a fini, au bout de 10 jours, par comprendre que la situation était

définitivement bloquée ; nous n'irions pas au Rajasthan, du moins cette année, car tout le monde avait des billets d'avion retour et qu'on n'y fait pas de prospection à toute époque de l'année.

J'ai donc eu tout mon temps ou presque pour visiter Delhi, souvent accompagné de l'un ou l'autre de mes collègues et surtout de Valentine qui se débrouillait parfaitement, même en hindi. Autrement, dans les milieux éduqués, l'anglais est de mise. Celui des indiens était souvent bien meilleur que le mien, mais avec un accent très marqué qui me le rendait parfois difficile à saisir. Mes collègues m'ont donc promené dans la ville et initié à la culture Moghol. Elle est due à des envahisseurs, venus d'Asie centrale, du Ferghana dans l'actuel Ouzbekistan, amenés par Babur à la tête de son armée pour conquérir un territoire nouveau. Il ne s'agit pas d'imposer l'Islam, car les Rajas locaux, de la dynastie des Lodi, étaient déjà musulmans. Babur a réussi et il se trouve ainsi être le fondateur d'une lignée d'empereurs qui ont construit les monuments les plus impressionnants de l'Inde du nord. Il s'agit des forts rouges (parce qu'en grès de cette couleur) et de tombeaux raffinés dont le plus célèbre est le Taj Mahal.

Il y a donc à Delhi un Red Fort monumental, succession de bâtiments-palais dans des jardins fortifiés. On a dit de ces palais qu'ils étaient des tentes en pierre, car le plus souvent ils sont largement ouverts sur les jardins ; malheureusement, les tentures amovibles aptes à masquer le soleil ou à créer des courants d'air, n'ont pas été remplacées. En même temps, ils abritent des jeux d'eau et des fontaines dont la vue et le murmure rafraîchissent l'atmosphère. Les pierres, les portes, les fontaines sont elles-mêmes décorées et sculptées avec un raffinement infini, si bien qu'on ne peut être que stupéfait devant l'ampleur de ces constructions qui datent du XVI-ième siècle, l'âge de la Renaissance à laquelle ils n'ont rien à envier.

L'autre grand monument moghol de Delhi est le tombeau de Humayun, fils de Babur. Il n'a pas encore la grâce et l'élégance des dentelles de marbres que sont les grandioses tombeaux moghols ; c'est encore un palais de pierres rouges érigé sur une plateforme, avec quelques incrustations de marbre, mais il a la grandeur des tombes impériales, même si Humayun n'a pas vraiment régné en souverain sur les territoires conquis et qu'il a dû guerroyer toute sa vie pour maintenir sa domination.

Ses prédécesseurs, les Lodi, cultivaient déjà le style funéraire. Leurs tombeaux, dans les Lodi Gardens, sont juste des coupoles portées par des piliers massifs, comme des monuments funéraires à l'échelle de leur rang, mais pas encore des palais mortuaires comme en ont érigés leurs successeurs. Ils sont disposés dans un parc, avec lac, bosquet et surtout un grand calme, et constituent un des plus beaux parcs de Delhi.

Evidemment, ce qui frappe au premier abord le touriste à Delhi, c'est l'agitation et la pauvreté. On y est bien sûr confronté dès que l'on pénètre dans Old Delhi qui n'est qu'à quelques centaines de mètres de Conaught Place, la place principale de New Dehli, semblable à notre place de l'Etoile par sa taille, sa disposition et son agitation, mais qui est d'une grande laideur. Entre les deux, une sorte de No man's land avec une gigantesque décharge de vélos et de rickshaw déglingués, jetés au rebus dans ce pays où on ne jette rien. Pénétrer dans Old Delhi, c'est entrer dans une cour des miracles. Les ruelles étroites ne laissent place à aucun véhicule automobile et les échoppes les plus simples sont concurrencées par les étals à même le trottoir, c'est à dire la chaussée. On y vend les choses les plus simples comme les plus intimes, telles que des lunettes ou des dentiers ! Quant à l'agitation, elle est frénétique, tant il est nécessaire de s'agiter pour gagner son *dahl*. Les gens tirent des charrettes chargées à ras

bord, dans une cohue indescriptible, et ne marquent une pause que pour s'offrir une cuillerée de lentilles servies sur une feuille de vigne.

Grâce à mes collègues de la MAFI, j'ai eu accès à des spectacles extraordinaires de musique traditionnelle de l'Inde du Nord. J'ai ainsi découvert l'ambiance sacrée qui entoure ces concerts, le style très conventionnel de la musique modale et l'extraordinaire virtuosité des musiciens. Je me souviens encore de deux concerts publics. L'un était donné par Hariprasad Chaurasia qui joue toutes sortes de flutes en bambou, et que l'on peut voir de nos jours en France où il est régulièrement invité. L'autre c'était de la musique Dhrupad, un style médiéval de musique de cour hindoustani, joué par les deux frères Dâgar sur des rudra-vînâs, ces énormes instruments à corde dont l'une des grosses Calebasses, qui sert de caisse de résonance, se pose sur l'épaule. Mais le plus incroyable ce fût de me retrouver dans un concert privé, qui se déroulait dans l'ambiance du Salon de Musique de Satyajit Ray, la campagne et l'humidité orageuse en moins. Un chanteur classique et son accompagnement de tabla et tempura faisait tout le spectacle ; il improvisait sur des ragas que je n'ai bien sûr pas reconnus. A la pause, nous avons eu un excellent dîner puis la seconde partie du concert au cours de laquelle le chanteur, âgé, paraissait intarissable. Il n'y avait qu'une cinquantaine de personnes, et Valentine qui avait été invitée m'avait fait entrer avec l'accord du maître des lieux.

Il y a deux endroits que je n'aurais sans doute pas découverts tout seul ; l'un c'est le tombeau d'un saint très célèbre de l'islam, Hazrat Nizamuddin qui mourut à Delhi au début du XIV-ième siècle. Il est si vénéré des musulmans qu'il y a sans cesse des pèlerins dans son sanctuaire aménagé comme un caravansérail ; les gens venus du monde entier peuvent y dormir et y manger tout en priant devant son tombeau de marbre ajouré. Presqu'en permanence des musiciens soufis jouent dans la cour et vivent des aumônes qu'on leur dépose. Le spectacle est plus que haut en couleur et moi qui adore ce genre de musique, bien caché dans mon coin, je n'en ai pas perdu une seule miette. L'autre lieu, c'est le quartier tibétain de Delhi. Lorsque les chinois ont envahi le Tibet et que le Dalaï Lama s'est enfuit, c'est en Inde que la plupart des réfugiés sont arrivés. Ils se sont établis à Daressalam, mais bon nombre se sont installés à Delhi, dans une banlieue tibétaine où le dépaysement est très différents de celui de l'Inde. On y trouve des baraquements très sombres où l'on peut manger des *momos*, sortes de raviolis cuits à la vapeur, et boire du *tchang*, la bière tibétaine sans mousse, le tout servi sur de grandes tables collectives.

A l'ambassade, j'avais fait la connaissance de l'attaché scientifique, un ancien enseignant de la faculté d'Orsay, que je connaissais de nom car nous avons un domaine de recherche commun. Un jour, il m'a proposé de l'accompagner dans une de ses tâches administratives. Il s'agissait de participer à une commission de sélection d'étudiants indiens qui voulaient (une bourse pour) étudier en France. En échange, il y avait des dossiers d'étudiants français qui voulaient venir en Inde, généralement pour apprendre le sanscrit. Le nombre de bourses était très petit, au regard des indiens qui voulaient faire des études scientifiques. « Ne t'inquiète pas, tu vas voir comment ça marche ! » Nous avons donc été reçus très courtoisement dans un bâtiment officiel indien, où on nous a offert du thé, des gâteaux et nombre de compliments sur les bienfaits de la coopération. Sur une table s'empilaient des montagnes de dossiers, mais l'affaire a été vite réglée. « Ne vous inquiétez pas, ont dit les indiens, nous avons déjà choisi ». Il n'y avait donc rien à faire, si ce n'est entériner la sélection indienne, et je ne saurai jamais si ce sont les fils de ministres, les premiers de la classe, ou les enfants des membres de la commission qui ont été retenus.

C'est cette dernière anecdote qui a été à la base de mon second séjour à Delhi, fin 1986. Un jour, j'ai reçu un appel de ce même attaché scientifique dans lequel il m'exposait sa situation. Il avait reçu, il y a plus d'un an, du matériel informatique, octroyé d'office aux grandes ambassades (il fallait bien écouler les surplus du « plan calcul ») et il s'était empressé de le ranger dans une armoire bien fermée. Mais aujourd'hui, on lui demandait de fournir des dossiers sous forme électronique, c'est à dire de transmettre des disquettes par la valise diplomatique ! Panique à l'ambassade, puisqu'il n'y avait personne qui sache se servir de ce bric à brac. Alors, il me proposait de venir à Delhi pour faire une formation à son personnel, des volontaires francophones, afin qu'ils puissent obéir. Il m'offrait juste le billet d'avion et l'hébergement à l'ambassade ; j'ai acquiescé.

Il m'a d'abord fallu demander au ministère des affaires étrangères quels matériels et quels logiciels ils avaient expédiés. Au cours d'un passage dans les locaux du ministère, j'ai rencontré de très sympathiques Volontaires du Service National Actifs (VSNA) qui seraient bien volontiers allés en Inde mais, en tant que militaires effectuant leur service, ils n'avaient pas le droit de franchir la frontière ! On m'a donc renseigné et donné quelques notices des logiciels envoyés, un traitement de texte et un système de gestion de bases de données assez simples. Quant à l'ordinateur et l'imprimante, je découvrirai sur place. Muni d'un ouvrage hautement pédagogique, « Le DOS pour les nuls », j'ai pris l'avion fin Novembre pour me retrouver à Delhi, logé dans d'autres locaux de l'ambassade, car ce n'était pas la saison de la MAFI.

Le matériel était dans ses cartons d'origine ; il marchait encore. J'ai tout branché, réuni mes volontaires et commencé ma formation ; qu'est-ce qu'un ordinateur, un logiciel, une imprimante. La première semaine pour le traitement de texte (je saisis, je sauve, je corrige, j'imprime) la seconde sur les SGBD (les fichiers, la base, l'interrogation, les possibilités du logiciel) pour les plus doués. Les matinées étaient consacrées aux cours et les après-midi, je me promenais dans la ville avec mon vélo de fonction ! Car j'avais demandé qu'on m'en prête un et celui du jardinier, qui ne s'en servait pas, faisait l'affaire. Je ne l'ai privé en rien car le vélo avait encore son papier d'emballage sur le cadre, que je me suis bien gardé d'enlever, car il me permettait de reconnaître mon engin dans un parking où il y en avait une centaine d'identiques ! Prudent, car la circulation en ville a quelque chose d'apocalyptique, je me déplaçais en toute liberté, dans un flot de vélos où j'étais bien le seul blanc. Mais la dignité indienne est telle, que personne, dans la marée de bicyclettes qui attendent aux feux rouges, personne ne m'a jamais dévisagé ! A ma grande surprise. J'ai ainsi pu sillonner Old Delhi et les quartiers de la mosquée, les bords de la Yamuna, petite rivière crasseuse aux larges berges plates qui servent d'étendage pour les lessives, et retourner admirer les monuments moghols.

Le premier week-end, je suis allé à Lucknow, pour apporter un paquet, que l'on m'avait confié depuis Marseille. Il venait d'un collègue qui travaillait sur la transcription automatique des improvisations de tabla et était destiné à un anglais inconnu qui devait m'héberger. J'ai eu beaucoup de mal à trouver son domicile, pour apprendre qu'il n'était pas là ! Je me suis retrouvé dans un hôtel vétuste qui avait connu une grandeur certaine. Les salles de bains étaient aussi vastes que les chambres, mais aucun robinet ne fonctionnait. Le parc était parsemé de paons, les fauteuils en rotins lui donnaient un ton suranné ainsi que les serveurs endimanchés comme dans un roman de Kipling. Je me suis rappelé qu'il vaut mieux, dans ce genre de restaurant, manger végétarien, et choisir des plats bien cuits.

Après ma seconde semaine de cours, j'ai laissé des travaux pratiques à mes étudiants, avec la mise en œuvre des tâches qu'ils allaient devoir accomplir. Et je suis allé à Katmandu. Même

fin Novembre, il ne fait pas trop froid, si l'on ne gagne pas la haute montagne, et c'est un vrai dépaysement. J'ai loué une petite moto et me suis baladé dans les environs, les villes impériales, Baktapur et Patan, et même les premiers contreforts d'où l'on peut apercevoir les cimes enneigées. Je me suis bien promis d'y revenir, mais j'ai attendu 9 ans avant d'y faire mon premier trekking en 1995 !

De retour à Delhi, j'ai corrigé les TD, repris ce qui n'allait pas et souhaité bon courage à tout le monde. A l'époque il n'y avait pas de mail, mais j'ai laissé l'adresse où l'on pouvait m'écrire ou me téléphoner en cas de problème. Je n'ai reçu aucune nouvelle et je ne sais pas si l'ambassade de Delhi a transmis le moindre fichier lisible, via les disquettes souples de l'époque (les floppy) ou si le ministère a changé de logiciel et d'ordinateurs au même moment. Je suppose que le problème de la mise en œuvre de documents informatisés ne se posait pas qu'à Delhi et que d'autres ambassades avaient les mêmes problèmes. En tout cas, le Ministère des Affaires Etrangères ne m'a ni remercié, ni proposé une mission semblable ailleurs.

Quant à mes relations avec la MAFI, ce fut également un échec. Au cours de l'année 1986 étaient sortis les premiers Macintosh qui condamnaient aux oubliettes tous les matériels concurrents. Henri-Paul m'avait déjà demandé si ce serait possible de transporter mon logiciel sur Macintosh. J'avais commencé en Juillet ; je ne sais pas quand j'ai fini. Ceci me fait penser que le Micral n'a jamais servi, pas plus que les Epsom et que mon logiciel, quelle que soit la version. Les seules données saisies venaient de livres ou d'articles anciens qui mentionnaient la découverte d'objets sur certains sites. Il n'y jamais eu de prospection faite au Rajasthan ou ailleurs en Asie centrale pour alimenter une base de données qui n'a jamais vu le jour ! Ainsi va la recherche !

Alain G.

Août 2011